

Phobie confinée

En temps de confinement, le phobique serait à son aise. Lui qui aime se réfugier dans son intérieur du risque de surgissement de l'objet phobique, il est servi. Il applique la loi nouvelle avec le plus grand zèle, se félicitant d'être enfin du côté de la norme et non de l'exception, peut jouir de sa tranquillité en se débarrassant du sentiment de culpabilité qui le poursuit jusque dans son lit, le reste du temps. Il jouit de sa liberté nouvelle de paresser, de rêver et de se complaire dans une nostalgie qui ne rencontre pas la limite de l'autre, du social.

Mais le temps s'étire, les semaines passent, la trêve ne peut durer éternellement. Le phobique qui se croyait débarrassé de ses angoisses, goûtant les plaisirs incestueux du dedans sans limite, se retrouve tout à coup confronté à des crises d'angoisse qui surviennent sans prévenir, à des formes nouvelles de son symptôme qui trouve la façon de dire le danger qui rôde.

Il rentre des courses. Il est essoufflé, il ôte son masque, ses gants, il prend les lingettes, désinfecte ce qu'il peut, de manière désordonnée. Enfin, c'est terminé. Il reprend ses esprits, il regarde autour de lui pour vérifier qu'il n'a rien oublié, se retourne, mais dans ce mouvement, une forme surgit à la limite de son champ de vision. Il pousse un cri. Il est pris de terreur, le temps de comprendre que ce n'est pas un chien en mouvement, mais un seau laissé par terre par son fils, et que c'est lui qui a bougé. Il n'avait plus eu peur des chiens depuis tant d'années.

C'est l'image du seau qui a fait surgir l'image du chien, image de terreur d'enfance, de terreur surmontée, rejetée, et soudain réapparue, comme ressuscitée. Une image indistincte, sur le côté, à la *limite*. Entre réel et imaginaire, bon et mauvais, comme le premier être dont Freud dit qu'il est à côté du berceau (*Nebenmensch*), et qui tient entre ses mains le destin de vie ou de mort de l'*infans* criant. Le seau coloré de l'enfant, devenu bête terrifiante de la peur enfantine. Le surgissement de l'objet phobique tiendrait lieu de rencontre espérée et redoutée avec l'étrangeté de la mère (la Chose).

Que peut faire l'analyste, face à ce surgissement d'un réel qui vient déchirer l'espace du dedans confiné du phobique ?

Dans son *Introduction à la psychanalyse*, Freud cite un enfant qui a peur du noir. L'enfant dit à sa tante : « quand tu parles, il fait plus clair »¹. La parole de l'Autre à côté de lui rend sa peur vivable. Pendant le confinement, l'analyste poursuit son travail, avec l'aide du téléphone. Mais l'enfant (le phobique), rassuré par la parole de sa tante dans la pièce, se demande cette fois si l'analyste est bien là qui lui parle, dans cette voix au bout du fil, décorrélée d'un lieu (d'un corps) imaginaire. L'analyste lui propose que dorénavant, il l'appelle en *visio*. Lors de la séance suivante, il se met à associer, son angoisse s'apaise. Il ne regarde pas l'analyste dans les yeux, il ne cherche pas de réassurance narcissique, c'est autre chose. Il sent sa présence. Il jette des regards de côté, de temps à autre. Pour vérifier qu'il a forme humaine ?

Comme le relève Roland Chemama dans « 'Faire avec' la clinique contemporaine »², dans *La troisième* (1974), Lacan présente le symptôme d'une façon neuve, puisque celui-ci ne s'originerait plus dans le symbolique mais dans le réel : « J'appelle symptôme ce qui vient du réel ». D'où l'interrogation que l'on peut avoir sur l'efficace de l'interprétation signifiante dans la cure. Lacan demande : « comment faire ? » avec le symptôme. Il s'agit selon lui de «

¹ Je remercie Philippe Pierre d'avoir attiré mon attention sur ce passage.

² « 'Faire avec' la clinique contemporaine », in Jean-Pierre Lebrun, *Désir et responsabilité de l'analyste*, 2013

l'appivoiser jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque », ce qui peut faire écho à la pensée de Winnicott selon lequel pour certains patients, pendant un temps, « le setting devient plus important que l'interprétation » (1955). L'*appivoiser*, comme on apprivoise un animal, c'est-à-dire qu'on le rend « moins sauvage » (d'après le dictionnaire) : qu'on y circonscrit la part d'étrangeté. De même, je crois qu'il s'agit dans l'analyse du phobique d'appivoiser l'animal de la phobie : d'humaniser la Chose. Le vacillement d'un imaginaire spéculaire, social, à l'occasion du confinement, est peut-être alors l'occasion de remettre en jeu dans l'analyse un imaginaire autre, qui s'articule au réel et permette de lui donner figure. L'image mouvante de l'analyste sur l'écran, l'image manquante, à la lisière du social (les séances en *visio* ne sont ni au cabinet, ni chez le patient, mais dans un entre deux, qui évoque l'espace potentiel de Winnicott), ouvrirait à la possibilité d'un nouveau nouage.

Judith Toledano-Weinberg